

«La Délirante»: l'artiste est dans l'escalier

Fouad El-Etr raconte l'histoire de sa revue, une traversée poétique du Paris des années 60 jusqu'à l'an 2000 centrée autour de la personnalité de son ami le peintre Sam Szafran.

C'est un bateau amarré à Porquerolles qui a donné son nom à la revue de poésie *la Délirante*. Créée en 1967 par le poète et romancier d'origine libanaise Fouad El-Etr, elle agrège jusqu'à l'automne 2000 des auteurs et des artistes à «contre-courant» de l'abstraction alors toute puissante. *L'Escalier de la rue de Seine* revient sur cette aventure qui dérive vers l'édition de livres. Et on comprend que *la Délirante* est aussi une forte histoire d'amitiés. La relation de Fouad El-Etr avec le peintre Sam Szafran y apparaît comme un pilier. Ce livre est un hommage à l'artiste mort en 2019 à Malakoff qui bénéficiera en 2022 d'une grande exposition à l'Orangerie. Quand on fonde une revue, on peut même établir des factures de façon poétique, écrit Fouad El-Etr, qui lorsqu'il crée *la Délirante* a 25 ans. Et c'est deux ans après sa rencontre avec Sam Szafran que le jeune homme, plus ou moins attaché culturel à l'ambassade du Liban, se lance. L'ami peintre dessinera la

première couverture, donnera des dessins pour financer le projet, il bénéficiera déjà d'une bonne notoriété grâce à la célèbre galerie Claude Bernard. A cette époque, l'artiste n'a pas encore commencé à dessiner des escaliers, son obsession d'un demi-siècle. Mais le quatrième numéro de *la Délirante* en affichera un, tordu, vertigineux, celui de l'immeuble du poète, au 54 de la rue de Seine, devenu un ancrage obsédant.

Manuscrits. Fouad El-Etr donne une clé au peintre qui vient de nuit comme de jour se poster pour y travailler. Plus tard quand l'écrivain déménage, il apprendra qu'un voyou local se fait payer par Szafran pour ouvrir frauduleusement la porte de l'immeuble. L'escalier reste un sujet inépuisable.

Fouad El-Etr, 82 ans aujourd'hui, retrace toute l'histoire numéro par numéro de *la Délirante*, avec ses hauts faits, ses déceptions, ses retours du sort. Il apparaît comme un homme porté par une véritable énergie poéti-



Fouad El-Etr en 2021. PHOTO MANTOVANI, GALLIMARD, OPALÉ.PHOTO

que, et par sa passion pour des auteurs comme Shelley et Synge qu'il traduit et publia. Loin du minimalisme et du formalisme, il défend une poésie davantage tournée vers la beauté, la pureté, plutôt que la rupture. Sa revue fait des jaloux, elle marche bien. Des rumeurs absurdes circulent: l'OLP la financerait, son fondateur serait riche. Fouad El-Etr règle quelques comptes

en passant, mais on retiendra surtout des moments qui montrent sa foi en la poésie et sa détermination.

Dans le numéro 7, il publie des poèmes de Shelley retrouvés dans un coffre de banque. En se rendant à Londres, il réussit à convaincre les détenteurs de lui confier les textes pour une exposition consacrée à *la Délirante* en 1982 au centre Pompidou. Il

parvient à obtenir d'autres manuscrits précieux de la British Library. Mais on le voit aussi à l'aéroport de Beyrouth amadouer des officiers et des douaniers en disant à haute voix un célèbre poème arabe comme s'il s'agissait d'un séisme. Auparavant à un barrage – le pays est alors occupé par la Syrie –, un soldat l'avait serré dans ses bras lorsqu'il avait dit être poète.

La Délirante avait ses entrées en prison. A Fleury-Mérogis, quatre ou cinq abonnements sont souscrits. Fouad El-Etr raconte une étonnante rencontre avec des détenus. La poésie, «c'est ce que j'ai de plus précieux», dit l'un d'eux. Un voleur de camions parle de «réel absolu».

«Je vous bénis». Le détenu bibliothécaire, «abandonné à sa naissance dans une poubelle», viendra trouver Fouad El-Etr par surprise, un jour, au Marché de la poésie de la place Saint-Sulpice. Aujourd'hui la poésie ne souffre plus de «déli» et redescend dans la rue. Une validation a posteriori des positions de la revue? «Je naviguais ainsi à contre-courant, sans me douter qu'il s'inversait peut-être, en votre compagnie, mes peintres, mes poètes, ô mes plus chers amis. S'agissait-il de mériter le vent, je hissais sciemment les voiles musiciennes. Vivants ou morts, je vous bénis, compagnons de voilure. Nous fûmes plus de cent à embarquer en ce temps-là, et notre traversée a été merveilleuse», écrit Fouad El-Etr.

FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

FOUAD EL-ETR
L'ESCALIER DE LA RUE DE SEINE éditions L'Atelier contemporain, 280 pp., 25 €.